L'homme habite en poète

Cette parole, empruntée à un poème de Hölderlin, En bleu adorable, nous invite à penser la possibilité de ce que Mallarmé nommait un « *séjour authentique* ». Pourtant, elle semble d'emblée donner comme impossible le possible même qu'elle suppose. En effet, si nous pouvons nous représenter que des poètes puissent habiter le monde en poètes, il est beaucoup plus problématique de supposer que l'homme y parvienne : comment l'homme – ce qui veut dire : tout homme et d'une façon permanente – pourrait-il habiter en poète ? Toute habitation n'est-elle pas à jamais incompatible avec la manière des poètes ? Aujourd'hui, notre façon d'habiter est bousculée par la domination planétaire de la technique. L'être humain, réduit au statut d' « *animal laborans* », ne peut faire que l'expérience d'une habitation non seulement aliénée, mais encore désolée. Notre habitation ne se laisse effectivement plus penser que comme possession d'un logement : elle *[*n'*]* est *[*qu'*]* un lieu *dans* lequel nous vivons, elle n'est que le lieu que nous avons fait notre. Ainsi entendue, l'habitation ne laisse plus de place à la poésie. Cette dernière n'est plus considérée que comme un jeu irréel de l'imagination, que comme une fuite dans un rêve sentimental qui ne peut avoir prétention à fonder notre habitation. Quant au poète, décrit par Rimbaud dans Ma Bohême comme un « *Petit-Poucet rêveur [qui égrène] dans sa course des rimes [et dont] l'auberge est à la Grande-Ourse* », il semble vivre trop loin de la réalité et des conditions sociales et historiques auxquelles la vie des hommes est désormais soumise pour être en mesure de se prononcer sur l'être de notre habiter. Devons-nous pour autant en déduire que poésie et habitation sont toujours données comme inconciliables ?

Il semble que la parole du poète ne nous permette pas de les déclarer incompatibles. En effet, quand Hölderlin parle d'habiter il a en vue le trait fondamental de la condition humaine et non pas les conditions de l'habitation de l'homme. L'opposition que nous avons précédemment établie n'a donc en vérité pas lieu d'être : elle n'était précisément valable que dans la mesure où nous pensions comme radicalement séparés l'éthos de l'homme de son être-au-monde. Hölderlin ne partage pas cette conception et considère que l'homme appartient au monde, non pas au sens où il serait *dans* le monde, comme nous disons, précise Heidegger dans Essais et conférences (« Bâtir habiter penser»), que l'eau est dans le verre. Il est *au* monde, ce qui signifie que sa façon de séjourner consiste en une habitation de ce que Heidegger nomme la « *clairière de l'Être et du Langage* ». Ainsi, c'est seulement dans la rencontre de l'Être et du dire qu'une habitation authentique est possible. Heidegger explique dans Acheminement vers la parole (« Le déploiement de la parole »), que le dire poétique équivaut à l'éclaircie de l'Être : « *Dire, sagen, veut dire donner à voir, faire apparaître, libérer une éclaircie qui est également en retrait* ». Cette ouverture de l'Être est au pouvoir de la parole poétique et d'elle seule. Elle l'est négativement, parce qu'étant libre de tout asservissement instrumental, la poésie est favorablement disposée à l'entente de la parole par quoi l'Être se donne. Mais elle l'est également positivement, parce que son déploiement possède la puissance inaugurale du mythe, de la parole de l'Être lui-même.

Nous sommes donc face à une double exigence : penser ce qu'on appelle l'existence de l'homme en partant de l'habitation et penser l'être de la poésie comme le véritable « faire habiter ». C'est précisément cette exigence qui nous invite à reconsidérer la relation de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 8 pages.

l'habitation et de la poésie que nous avons d'emblée pensée comme impossible. Peut-être que, loin de s'opposer, habitation et poésie se portent en vérité l'une l'autre, peut-être même l'une porte-t-elle l'autre, de telle sorte que l'une, l'habitation, repose dans l'autre, la poésie. Bachelard ne confirme-t-il d'ailleurs pas que la vérité de l'habitation se trouve dans la poésie lorsqu'il écrit, dans La flamme d'une chandelle, « *que c'est devant la page blanche placée sur la table à la juste distance de [sa] lampe qu'il est vraiment à [sa] table d'existence* » ?

***

La parole de Hölderlin, « *l'homme habite en poète* », semble de prime abord paradoxale, voire inquiétante. La perspective de fonder la réalité de notre habiter dans la frivolité irréelle de la poésie peut en effet paraître absurde. Mais Heidegger rappelle dans Chemins qui ne mènent nulle part que le poème n'est ni « *un quelconque vagabondage de l'esprit inventant ça et là ce qui lui plaît* », ni un « *laisser-aller de la représentation et de l'imagination aboutissant à l'irréel* ». La poésie rêve le monde, mais elle le rêve d'un rêve que nous devons prendre au sérieux. Il nous faut même faire plus que le prendre au sérieux selon Hölderlin : il nous faut le faire notre et apprendre à rêver le monde pour mieux l'habiter. Il s'agit donc d'assumer le rêve contre le réel pour, paradoxalement, pouvoir réellement habiter le monde.

Ainsi, « *l'homme habite [le monde] en poète* » lorsqu'il choisit, comme le poète, de rêver le monde pour l'habiter dans sa plus pure réalité. Dans La terre et les rêveries du repos, Bachelard pose la question de savoir ce « *qu'il y a de plus réel : la maison même où l'on dort, ou bien la maison où, dormant, on va fidèlement rêver ?* ». Celui qui habite véritablement le monde en poète répondra qu'il y a plus de réel dans le monde rêvé – « *dans une maison de Champagne […] où se condensent les mystères du bonheur* » – que dans le monde donné – « *Paris, dans ce cube géométrique, dans cette alvéole de ciment* ». En effet, l'habitation en mode poétique survole le réel dans le ciel de la fantaisie. Le poète rêve le monde et donne, comme l'écrit Novalis dans Le monde doit être romantisé, « *à l'ordinaire un sens élevé, au commun un aspect mystérieux, au connu la dignité de l'inconnu, au fini l'apparence de l'infini* ». Il dérobe le monde au monde pour lui rendre la réalité qu'il a perdue, pour lui conférer une nouvelle sur-réalité. C'est ce que Rodin tente de faire lorsqu'il abrite la sculpture dans la sculpture elle-même. Günter Anders explique en effet, dans Sculpture sans abri, que les œuvres du sculpteur « *sans terrain social ni abri architectural* » ont trouvé place dans « *une construction dans l'espace ouvert [qui] ne mène nulle part [et] est un pur semblant* ». Cette construction est une porte, La porte de l'enfer, dans laquelle les œuvres les plus importantes de Rodin, comme Le penseur ou Les trois ombres, ont trouvé place, mais « *comme des naufragés trouvent place et sont sauvés par une barque elle-même perdue dans l'océan* ». Les sculptures de l'artiste se dérobent ainsi au monde qui les rejette et trouvent en elles-mêmes, dans leur propre abri, le monde rêvé d'un espace vide qu'elles peuvent habiter. Rodin se fait donc poète dans la mesure où il diffère par le dire –au sens de ce qui donne à voir, de ce qui fait apparaître – la transcription du réel.

La poésie nous invite ainsi à voyager dans la réalité du monde qu'il nous incombe de dévoiler. Nous devons prendre le risque d'aller « *au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau* » et nous faire semblable au poète, ce « *princes des nuées* », capable de comprendre mieux que tout autre la signification cachée du monde. Le poète peut voir l'au-delà du visible, il est, comme le dit Baudelaire dans Les Bohémiens en voyage de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 8 pages.

« *ces voyageurs pour lesquels est ouvert l'empire familier des ténèbres futures* ». Habiter le monde en poète suppose donc d'apprendre à voyager, ou plutôt de ré-apprendre à voyager. En effet, le poète, contrairement à l'homme, ne tente pas de s'approprier la Terre : il la laisse déployer son Être et respecte son « inappropriabilité ». Il nous faut donc tenter de revenir, comme lui, à la parole qui sait accueillir l'éclosion de l'étant dans la lumière de l'Être. La poésie nous aide à retrouver cet étonnement, cet émerveillement premier qui nous saisit devant la perpétuité de la donation phénoménale, devant l'avènement du monde. Heidegger aime à répéter que l'être est événement, le poète, lui, nous enseigne que l'événement de l'Être est l'avènement de la présence dans l'horizon du monde. Habiter le monde en poète, c'est considérer le monde dans l'événement de son apparition phénoménale pour se ressouvenir de l'Être qui le porte et le maintient dans la présence. Voyager donc, mais non pas comme un explorateur qui cherche à s'approprier et à conquérir le monde. Lévi-Strauss n'ouvre pas par hasard ses Tristes Tropiques par la phrase « *Je hais les voyages et les explorateurs* » : le voyage tel que nous l'entendons aujourd'hui ne nous permet plus d'être au monde, au contraire, il réduit le monde à la consommation que nous pouvons en faire. L'homme qui refuse de se faire poète est ainsi réduit à ne jamais pouvoir habiter le monde dans la mesure où son mode d'habitation est fondé sur la consommation, c'est-à-dire sur la destruction. Il est urgent de se rendre compte que « *le seul véritable voyage, le seul bain de Jouvence, […] n' [est] pas d'aller vers de nouveaux paysages, mais d'avoir d'autres yeux, de voir l'univers avec les yeux d'un autre* » comme le dit Proust dans À la recherche du temps perdu. Il ne s'agit, ni de collectionner les paysages, ni de dévorer le monde, mais de trouver dans notre propre intérieur la vérité de la Terre qui se dévoile à travers le regard poétique. Proust insiste : si nous pouvons parvenir à saisir l'Être du monde sans l'abolir simultanément, c'est seulement grâce « *[à] un Elstir, [à] un Vinteuil ; [car] avec leurs pareils, nous volons vraiment d'étoiles en étoiles* ».

Cependant, si « *habiter le monde en poète* » consiste uniquement à rêver le monde, à le voyager, alors René Char a raison lorsqu'il affirme dans Recherche de la base et du sommet, qu'« *en poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte* ». Habiter le monde en poète ce ne serait alors paradoxalement que chercher à fuir le monde. En effet, en rêvant le monde, le poète tente toujours de fuir d'ici vers là-bas, de fuir n'importe où hors du monde. Comme l'écrit Baudelaire dans son poème Anywhere out of the world, « *il semble [au poète] qu'[il] serait toujours bien là où [il] n'est pas* », à tel point que son âme « *sagement lui crie* » de fuir « *n'importe où ! N'importe où ! Pourvu que ce soit hors du monde* »… Habiter le monde en poète, ce serait donc fuir, non pas seulement le monde, mais l'habitation elle-même. En effet, cette fuite ne répond pas au désir d'un lieu réel mais au refus de toute position quelle qu'elle soit. La parole de Hölderlin contiendrait en elle-même l'impossibilité de sa propre réalisation : en fondant l'habiter entre le là-bas que nous suivons et l'ici que nous fuyons, la poésie nous invite à une fuite sans fin puisque le « là-bas » une fois conquis deviendra inévitablement un « ici ». L'habitation en mode poétique est donc précisément le contraire de l'habitation dans la mesure où elle refuse la détermination spatiale et la délimitation. La poésie exprime effectivement un désir d'absolu et d'infini directement contraire à l'habitation : il nous faut, selon les mots de Mallarmé dans Brise marine, « *fuir là-bas ! Fuir !* », pour habiter le non-habitable, pour ne pas habiter.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 8 pages.